

La « Saudade »

Inês Oseki-Dépré



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lcc/103>

DOI : 10.4000/lcc.103

ISSN : 2430-4247

Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Référence électronique

Inês Oseki-Dépré, « La « Saudade » », *Les chantiers de la création* [En ligne], 1 | 2008, mis en ligne le 28 octobre 2014, consulté le 08 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lcc/103> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lcc.103>

La « Saudade »

Inês OSEKI-DÉPRÉ, Aix-Marseille Université

Toutes les langues connaissent le phénomène d'emprunt de mots étrangers. En général on emprunte lorsque l'équivalent dans la langue d'accueil vient à manquer et/ou ne peut se résumer en un seul mot, par exemple *sushi*, *spleen*, *samba*, *saudade*.

1. *Les sources de la saudade*

L'origine portugaise de la *saudade* serait associée aux premières conquêtes en Afrique. C'est au moyen de ce mot *soedade*, puis *saudade* que les colons exprimaient leurs sentiments envers la distante patrie depuis Madère, Alcazarquivir, Arcila, Tanger, Le Cap Vert et Les Açores. Pour Henri Lang, cité par Lorenzana, *suidade* et *soedade* sont des formes survivantes en Galice à côté de l'adjectif dérivé *soidoso*. Avec le temps, triomphe la forme *saudade*, signifiant au début *soledad* «désir de quelque chose de perdu » ou, par la suite, de «quelqu'un d'absent ». Les deux auteurs s'accordent à trouver les premiers emplois du mot dans la lyrique troubadouresque galégo-portugaise, plus particulièrement dans les chansons dites « d'ami » (Ex.:« Chora con gran *soèdade*/estes meus olhos cativos » (Pleurent avec gran'*saudade*/ces yeux miens captifs), *Cantigas de Santa Maria*, XIII^e siècle.).

Le philologue espagnol Menéndez Pidal relève le fait que dans ces *cantigas*, c'est toujours la donzelle amoureuse qui parle de la *saudade* qu'elle éprouve pour son aimé en se lamentant de ses absences auprès de ses amies ou de sa mère.

La première définition de *saudade* date de Dom Duarte (Viseu- 1391, 1438, Lisbonne), fils de Dom João I et de D. Filipa de Lencastre, chevalier en 1415 et roi du Portugal en 1433, auteur du *Livro de ensinança de bem cavalgar toda sela* (Livre d'enseignement pour bien chevaucher toute selle). Dans son ouvrage *Leal conselheiro* (Le conseiller fidèle) découvert seulement en 1820 à la BN à Paris, Dom Duarte discute les valeurs humanistes dans une langue qu'il veut aussi noble que le latin, le portugais.

Comme le fera Fernando Pessoa, alias Bernardo Soares, au XX^e siècle dans le *Livre de l'Inquiétude ou de l'Intranquilité*, Dom Duarte essaye de définir les sentiments humains et de

les différencier entre eux. Le *nojo*, « ennui, deuil, regret », aujourd'hui plutôt utilisé dans le sens de « nausée, dégoût, répulsion » et la *tristeza* « tristesse » désignent tous deux un sentiment de peine, l'un restant occasionnel, provoqué par la mort d'un être cher, tandis que le second, envahissant et permanent, se caractérise par la durée. Le premier peut déboucher sur le second (on les rapprochera donc des notions de *deuil* et de *mélancolie* de Freud). Entre deux se situe le *pesar* (« peine »). La différence entre *nojo* et *pesar*, c'est que dans le premier la peine s'exprime par des manifestations extérieures, telles les larmes et les soupirs, tandis que dans le second elle ne s'extériorise pas. Le *desprazer* (« gêne, déplaisir ») est plus léger: quelque chose nous déplaît simplement. L'*avorrecimento*, aujourd'hui *aborrecimento* « agacement » ou « ennui », est un sentiment provoqué par des facteurs extérieurs, comme les gens « que nous n'aimons pas ou que nous envions », ceux que nous ne « supportons » pas ; ce « déplaisir » peut alors devenir « aversion, répugnance, haine ».

Quant à la *suidade* (aujourd'hui *saudade*), c'est un sentiment du cœur qui vient de la sensualité et non pas de la raison et qui peut entraîner la tristesse et le deuil. Cependant, si « *quelqu'un que j'aime s'en va, je peux éprouver un sentiment de plaisir et non pas de peine à son évocation* »; les deux sentiments peuvent se mélanger. L'on peut déplorer le départ de cette personne en pleurant et en soupirant, mais pas de la même manière que si elle était morte, puisque nous avons de doux souvenirs ensemble: « *Sentiment qui naît de la séparation, certes, mais qui évoque de la délectation* ».

Et d'autres y voient ce qu'à l'homme il plaît que ce soit et quelques uns avec un souvenir qui apporte un tel plaisir et pas de peine. Et en d'autres cas il se mêle à un si grand regret qu'il en devient triste. / Et, pour comprendre cela, il ne suffit pas de lire d'autres livres, car peu en trouvèrent qui en parlent, mais que chacun, voyant ce que j'écris, considère son cœur dans ce qu'il a ressenti dans des actions passionnées et puisse voir et juger si je parle juste. Dom Duarte (1391-1438), *Leal conselheiro*.

Comment ne pas songer à la définition de l'*ennui* (« tédio ») chez Fernando Pessoa ou plutôt de son « semi-hétéronyme » Bernardo Soares, qui oppose les deux sentiments (*saudade* et *ennui/spleen*) ? Pour le poète, en effet, l'ennui se distingue de l'*énervement*, du *malaise*, de la *lassitude*, qu'il « englobe sans se confondre avec eux ».

« L'ennui est, en revanche, le dégoût du monde, le malaise de vivre, la lassitude d'avoir vécu : l'ennui est, en effet, la sensation charnelle de la vacuité prolixe des choses... » (...), *la sensation physique du chaos et que le chaos soit tout*». Mais, à la fin, l'ennui c'est qu'en tout, il n'y ait « rien d'autre que moi » (fragment 352, *Livre de l'Inquiétude*, Éditions Unes, 1987).

On voit donc que l'ennui pour Pessoa est plutôt à rapprocher du *nojo* (sentiment de deuil sans la mort), soit, de la *mélancolie* freudienne : « Le deuil apparaît sous l'influence de l'épreuve de la réalité, qui exige d'une manière impérative que l'on se sépare de l'objet qui n'est plus » (p. 102) (...) « La douleur est la réaction propre de la perte de l'objet, l'angoisse la réaction au danger que comporte cette perte et, au terme d'un déplacement supplémentaire, la réaction au danger de la perte de l'objet elle-même » (p. 100). Quant à la mélancolie, qui survient chez les obsédés, Freud la lie à l'inhibition qui empêcherait le moi de faire des choses « qui lui apporteraient profit et succès, ce que la sévérité du surmoi lui a refusé » (p. 5, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Sigmund Freud, trad. franç., Paris : PUF, 1951, voir aussi *Deuil et Mélancolie*). La définition de Freud, proche de celle de Dom Duarte, écarte une parenté entre le spleen (mélancolique) et la *saudade*, qui est a priori, le sentiment d'absence de quelque chose, même si cette chose (ou personne) est idéalisée par la distance et le souvenir et que tout cela provoque de la tristesse.

Duarte Nunes de Leão dans son ouvrage *Origine de la Langue portugaise*, 1606, tout en insistant sur la spécificité lusitanienne du terme, distingue la *saudade* du latin *desiderium* (*Desiderium est libido vivendi ejus qui non adsit*, M. Tullius, livre IV *Tusculanae Questiones*). La différence provient du fait que la *saudade* est un *sentiment* (donc un affect) qui se réfère aux personnes mais aussi aux choses et aux lieux que nous avons aimés. « C'est le souvenir de quelque chose avec du désir pour elle ». Il s'agit d'une définition « positive » et non pas par « défaut », comme pour Dom Duarte.

Francisco Manuel de Melo, *Epanáphoras da vária história*, 1660, p. 291, définit la *saudade* comme une *passion* « gracieuse » envers les gens et les choses : « ou ce manque, qui provient de l'éloignement de ces choses ». Teixeira de Pascoaes, (1877-1952) poète visionnaire, fondateur du courant littéraire le *saudosismo*, participant actif du mouvement républicain de la « renaissance portugaise », éditeur de la revue *A' Guia* à laquelle Fernando Pessoa a collaboré pendant quelque temps, définit la *saudade* tout d'abord comme un *sentiment*, lié à l'absence de la chose ou de la personne aimée : « Désir de la chose ou de la créature aimée, devenu douloureux par son absence. Le désir et la douleur fusionnés dans un sentiment constituent la Saudade ». L'auteur insiste sur l'aspect contradictoire de cette notion où la Douleur spiritualise le Désir qui matérialise la Douleur, dans laquelle tristesse et joie sont associées comme la lumière à l'ombre et la vie à la mort.

Par la suite, cette définition s'étend à tous les domaines de la vie et devient un élément constitutif de la culture portugaise (un *idéologème*): « La Saudade révélée, se dresse à la hauteur d'une religion, d'une philosophie et d'une politique. À partir de là, le Portugal, sans cesser d'être le Portugal, pourra réaliser les plus grands progrès de toute nature ». Cette notion-sentiment acquiert donc une allure mystique chez le philosophe Leonardo Coimbra, 1923 (in *A'Agua*), pour qui « La Saudade chez les êtres se trouve aussi dans la moindre présence divine, le sentiment d'avancer vers la plus grande présence ». Plus loin, l'auteur associe ce sentiment du passage irréversible du temps, qui nous éloigne du sein maternel ou de la patrie. Si la saudade est associée au *souvenir* comme chez Platon pour qui *savoir* c'est se souvenir, d'après Coimbra tout est *saudade*. Cette *acception mystique* se trouve aussi chez Ana Maria Casas : « désir de retourner vers Dieu » ou chez Luis Tobio, « Désir de retourner à la terre, à la maison ou à la mère, comme le mystique aspire à se recueillir en Dieu », (in *Arredor da Saudade*, p. 67).

Par ailleurs, si pour l'auteur galicien Sabell « la *Saudade* est une situation totale, vécue et éprouvée avec la totalité de l'être », (in *La Saudade por dentro*, 1953), donc un *phénomène* ; dans les moments de *saudade*, l'homme perçoit sa vie comme quelque chose d'étranger, où « elle se détache comme une carapace morte ». Déjà pour Ramon Piñeiro, (in *Para unha filosofia da Saudade*) la *saudade* est une « situation du sujet lorsqu'il se trouve abandonné par l'objet », donc une *expérience*, ou encore « instinct de mort ou instinct de vie, angoisse existentielle - tout ce que l'on retrouve dans la Saudade, tout ceci et quelque chose en plus ». Instinct qui peut être révélé par l'émotion, un « *sentirse da propria soedade ontoloxica, un puro sentir espontaneo* » (Ramon Piñeiro), « un sentiment ontologique pur, à distinguer de l'angoisse, qui est un sentiment existentiel pur ».

Pour Ortega Y Gasset, la *saudade*, plus vaguement mais de façon expressive, est « *una oscilación entre el aquí y el allí* » (une oscillation entre le ici et le là-bas). Pinharanda Gomes propose une définition plus moderne et plus complexe du terme en tant que « phénomène ». Reprenant une citation de Francisco Manuel de Mello, pour qui « *tout détour lui suffit pour se la faire connaître* », l'auteur suggère que la « saudade » est en fait « saudade de soi », une relation dans laquelle sujet et objet, pour se connaître en tant que tels, nécessitent de sortir un tant soi peu d'eux-mêmes. En somme, elle représente un état de décentrement par rapport au *sui* et, comme telle, elle est « *l'acte par lequel le je se connaît lui-même, ou, encore autrement* ».

dit, c'est la connaissance objective que le je subjectif a de lui-même » (p. 378). D'où l'expression *cair em si* (tomber en soi), que l'on pourrait traduire par « réaliser », « piger » au sens lacanien, mouvement de forme concentrique. Il s'agit, certes, d'une action introspective (*ensimesmar-se*, « s'introspecter »), mais plus que cela, car si dans l'introspection c'est le *je* qui analyse le *moi* de ce *je*, dans la *saudade*, pas nécessairement analytique, on se connaît en tant que *je en soi*, ou comme *sui* (suidade)- ce qui de *en* existe aussi bien que dans le *je* que dans le *moi*. Et de citer saint Thomas (*Suma* I, 56): « *l'être qui connaît possède, en plus de sa forme propre, les formes étrangères (extérieures), par la connaissance* ». De là son extension *théologique* : Dieu est le seul être qui ne connaît pas la *saudade/suidade*, n'ayant pas d'altérité. Antonio de Magalhães cite à ce sujet Frei Agostinho da Cruz qui identifie la *saudade* à la lumière divine (« *Ah saudade minha, luz divina!* »).

Donc du sens usuel, on passe successivement à des acceptions de plus en plus abstraites (phénoménologiques, physiques ou métaphysiques, théologiques) dont certaines dépassent le cadre d'un commentaire linguistique ou littéraire.

Ceci permet encore une fois de distinguer l'attitude de Fernando Pessoa, introspective et parfois proche de la philosophie, du thème (ou motif) de la *saudade* qu'il emploie souvent dans le *Cancioneiro*. C'est la présence-absence de l'autre qui provoque la *saudade* de l'autre : car l'image est la présence qui reste de l'absence qui est là.

Cette ambivalence provient sans doute de la double étymologie du mot : *solitas* et *salus* (solitude et santé), ce qui en fait une aporie.

2. *L'universalité de la saudade*

Bien que la *saudade* soit un sentiment auquel s'identifie l'âme portugaise, elle n'appartient pas moins aux diverses cultures lusophones trouvant des correspondants avec une infinité de nuances dans les autres langues.

Au Brésil, le terme est employé constamment dans la parole quotidienne et dans les chansons populaires ; après son usage littéraire de la période romantique, les connotations ne semblent pas être les mêmes qu'au Portugal ou dans les colonies portugaises affranchies tardivement (cf. la chanson de la Cap-verdienne Cesária Évora, « *Sodade* », qui est une chanson d'exilée).

Depuis 1500, en effet, date de la découverte du pays, le mot *saudade* est entré et s'est développé dans l'usage de la langue avec son ambivalence originale. Un sentiment à la fois d'absence (de manque) mais en général lié à un doux souvenir. « *Estou morrendo de saudades* », (On pourrait traduire par le méridionalisme français: « Je me languis », ou « je meurs de me languir »).

Bien que la plupart des auteurs portugais (littéraires et autres) s'accordent à dire que *saudade* est un idiomatisme intraduisible dans d'autres langues, Caroline Michaëlis de Vasconcelos le rapproche d'autres termes étrangers. Ainsi, l'asturien a *senhardade* (de *singularitate*), le galicien *morrinha* (dérivé populaire de *morrer*, « mourir »: *morrer de má morra*, « mourir de mauvaise mort »), le catalan *anyoransa*, *anyorament* (*anyorar*, « trouver moins », *desiderare*, *rei absentiam deflere* : « Qui si no es foll demadana si m'enyor/essent absent d'aquella que « me fa viure ? » (Qui, à moins d'être fou me demande si je m'ennuie/étant éloigné de celle qui me fait vivre?), Ausias March, *Obras*, Barcelona, 1864, p. 146, *Filosofia da Saudade*, Coll. Pensamento português) signifient la même chose. En revanche pour ce qui est du castillan *soledad* (de *solitas*, *solitatis*), il existe des controverses, certains auteurs l'identifiant à *saudade* (comme dans « Soledades tristes de su querida prenda », *Saudades tristes de son cher bien*), Lope de Vega (« Soledade que aflige tant, ¿ qué pecho habra que la sufra ? » (Saudade qui afflige autant ? quel cœur y aura-t-il qui la supporte ?) (*Romancero espanol*), tandis que pour d'autres, comme Adolfo de Castro, cité par Lorenzana (voir bibliographie) *soledad* n'est pas la *saudade*, c'est bien plus : la *douleur* de la solitude ou de l'éloignement de l'objet de nos amours, la *pensée* qu'ils nous inspirent. Mais c'est bien ce même sentiment qu'évoque Camões en parlant des champs « *saudosos* » du Mondego, ou de la tristesse mélancolique de la malheureuse Inês de Castro.

Le linguiste Karl Vossler pense, par ailleurs, que pendant quelques temps, les deux termes ont été des synonymes, mais que « *saudade* » a acquis progressivement une signification particulière dans la littérature galégo-portugaise.

Mircea Eliade établit une relation entre *saudade* et le vocable roumain *dór*, mot qui caractérise le peuple roumain, expression populaire par excellence. Ainsi, *dór* exprime un état d'âme indéfinissable, une insatisfaction devant le présent, une nostalgie du passé, d'un lieu lointain, d'un paysage ; c'est un sentiment aggravé par la solitude et l'absence de l'être aimé qui empêche l'adhésion à la vie en toute sa plénitude, mais qui peut être ressenti

indépendamment d'une cause extérieure.

Ce parallélisme, toutefois, ne se limite pas aux langues voisines ; en effet, non seulement, on peut trouver le vocable suédois : *längtan*, qui signifie « nostalgie, désir, manque », et le verbe allemand *verlangen*, « regretter, éprouver le manque »; mais, pour reprendre Carolina Michaëlis de Vasconcelos,

« il existe une pleine concordance entre Saudade et la *Sehnsucht* des Allemands. Dans les deux langues vibre merveilleusement la douleur complexe de la « Saudade », le souvenir d'avoir joui dans des époques lointaines, qui ne reviennent plus ; la peine de ne pas jouir au présent, et de ne jouir que dans le souvenir et le désir et l'espoir de retrouver à l'avenir l'ancien état de bonheur », in *A saudade Portuguesa*.

Stephen Reckert, professeur de langues romanes à l'Université de Yale, rapproche *saudade* du terme celte, de Grande-Bretagne ou la Bretagne française, *hiraeth*, qui désignerait quelque chose comme le « désir de l'impossible ». Le rapprochement de *saudade* avec le mot latin *desiderium* a été fait plus d'une fois. « *Quis desiderio sit pudor aut modus/Tam cari capitis ?* », (*Quelle pudeur ou limite pourrait-elle avoir notre regret d'un ami si cher ?*) Horace, 65-8 a.C., *Odes*, 1, 24.

L'on sait qu'étymologiquement, le mot latin signifie « cesser de voir » et l'on en fait le rapprochement avec son emploi chez saint Augustin et chez Spinoza, notamment dans sa définition de l'éthique. Mais c'est avec la réflexion de Locke, livre II, *Essai sur l'entendement humain*, que l'on retrouve la notion de l'*uneasiness*, définie comme le « désir fixé sur quelque bien absent », dont la traduction française *inquiétude* (Coste) a paru imprécise à un auteur portugais qui l'a traduite par *saudade*.

Un emploi analogue du mot *lack* peut se lire chez Shakespeare (1564-1616): « *When to the sessions of sweet silent thought/I summon up remembrance of things past,/I sigh the lack of many a thing I sought,/And with old woes new wail my dear times' waste*» (Lorsque aux séances de la pensée muette/je convoque les souvenirs du passé,/Ressentant la nostalgie de ce que j'aimai, je regrette/au moyen de vieux aïes, à nouveau, le temps aimé), *Sonnet XXX*. Chez John Cheever (1912-1982), *homesickness* « mal du pays » correspondrait, par extension, à la *saudade* portugaise dans son acception moderne (« égocentrée »): « *Homesickness is...absolutely nothing. Fifty percent of people in the world are homesick all the time... You*

don't really long for another country. You long for something in yourself that you don't have, or haven't been able to find » (La *saudade*... ce n'est absolument rien. Cinquante pour cent des gens dans le monde l'éprouvent tout le temps... On ne sent pas, en vérité, *saudades* d'un autre pays, mais de quelque chose dans soi-même que l'on n'a pas ou que l'on n'a pas été capable de trouver. *La belle langue*).

3. *La saudade et l'identité nationale*

Un article d'Eduardo Lourenço sur la littérature portugaise perçue comme un cycle commençant avec Camões et s'achevant avec Fernando Pessoa (in *Le labyrinthe de la Saudade*, Lisboa : Sagres - Europa, 1988) permet d'appréhender d'un point de vue historique l'amplitude littéraire et culturelle du phénomène de la *saudade* ; Eduardo Lourenço montre comment Garrett, poète romantique, met en scène la décadence d'un Portugal perdu, glorifié à la Renaissance par Camões dans ses *Lusiades* : « Le drame de Garrett est fondamentalement la théâtralisation du Portugal comme peuple qui n'a plus qu'une existence imaginaire (ou même fantasmatique) - réalité indécise, incertaine de son profil et de sa place dans l'Histoire, objet de *saudade* impuissante ou de pressentiments tragiques » (p. 97).

Pour le poète romantique, la *saudade* est le sentiment de manque, d'absence de *Patrie*, idée de *Patrie* restaurée par le prosateur Alexandre Herculano, romancier historiciste et dénigré de façon contradictoire par Eça de Queiros. Quand Fernando Pessoa accorde à la question-*Patrie* « *la plus grande dimension mythique, la plaçant dès sa jeunesse au centre d'une Quête dont elle est inséparable même si elle n'est pas véritable fin, si (...) Mensagem (représente) la dernière métamorphose de l'autognose nationale* », Eduardo Lourenço voit une invention majeure, « *peut-être la plus géniale que l'imagination portugaise ait jamais faite* », dans « *la Patrie-Saudade de Teixeira de Pascoaes* ». « *Prodigieux retournement du non-être imaginaire (du sentiment de notre absence de valeur que la considération mélancolique de notre existence avait inspiré à trois générations) en être suprême, mythique et mystique Saudade, corps-ombre de l'existence portugaise* ». Cette « *vision de feu* » suggérée par Pascoaes, à savoir que « *seul l'absolument irréel est réel* », voilà, selon le critique, ce à quoi Fernando Pessoa passa sa vie à vouloir échapper, (...), *sans jamais y parvenir* » (p. 113).

En somme, la mise en place de cette « *vision* », aboutit à un principe esthétique et éthique créateur. La réalité nationale comme *Patrie-saudade*

« donne ainsi une dimension universelle à la particularité avec laquelle nous sommes supposés vivre notre rapport au temps sur le mode de la nostalgie. Tout ce qui existe - comme les hommes pour qui tout existe - est de l'ordre de l'évanescence, mais d'un évanescence qui devient réel à travers une espèce de remémoration créatrice, la seule qui puisse conférer à ce qui n'existe plus une plénitude à rebours que le phénomène de la *saudade* représente ».

Dans ce sens, la conception pascoaliene de la *saudade* n'est pas passéiste, mais ouverte (« *le futur est l'aurore du passé* ») ; elle se révèle, au travers du sentiment de la vie, « *comme rêve qui se sait rêve* » (voir Pessoa), une « *saudade créatrice, désir d'un Désir qui jamais ne prendra la forme d'une possession idolâtrique...* » Le peuple portugais acquiert ainsi le statut de « *peuple-saudoso* », c'est-à-dire, « *de peuple qui aperçoit en tout ce qu'il touche l'ombre de l'illusion et de la mort mais exige de l'une et de l'autre la promesse de la vie* », vision qui doit beaucoup aux grandes intuitions épico-métaphysiques du XIX^e siècle, en particulier à celle de Victor Hugo »... (p. 115), bien qu'elle soit fondamentalement platonicienne et gnostique.

Ainsi, chez Fernando Pessoa, l'« *annonce du Super-Camões signifie uniquement que la vision symbolique de Pasaes et du « Saudosismo » devrait être dépassée par un autre, et dépassée à la manière de Hegel (...), c'est-à-dire, en l'élevant à la conscience d'elle-même, en lui conservant son intuition de base, son noyau néo-platonicien* » (p. 117) et cette vision n'est possible que depuis la position pessoenne, extérieure à la conscience culturelle portugaise. Pessoa, outre ses caractéristiques personnelles, est, en effet, un émigré (enfance à Durban). C'est ainsi qu'il parvient à opérer un « *détournement du sens habituel du patriotisme* », sorte d'*Anti-Lusiades*, « *épopée élégiaque de l'auto-dissolution de notre particularité historique en tant que chemin, ascension, dépassement de toutes les particularités, suicide sublime de la personnalité à l'ère d'une impersonnalité réellement universelle et fraternelle* ». (p. 119).

On retrouve dans ces considérations l'aspect fondamentalement contradictoire de la *saudade*, propulseur vers l'avenir, mais à partir d'un examen du passé. Si, encore une fois, l'on devait la rapprocher de Baudelaire, on pourrait ajouter que Pessoa voit dans la *saudade* non pas le *spleen*, mais l'*idéal* de Baudelaire, inachevé, infini, ouvert.

Inês Oseki-Dépré

Université de Provence

Bibliographie

Tradition portugaise de la saudade

- Antunes, Alfredo.- *Saudade e profetismo em Fernando Pessoa elementos para uma antropologia filosófica*.- Braga : Faculdade de Filosofia, 1983.
- Botelho, Alfonso.- *Da saudade ao saudosismo*.- Lisboa : Instituto de Cultura e Língua Portuguesa, s.d.
- Bréchon, Robert.- « La poésie de la saudade », in *Bulletin de littérature comparée* (Paris : SFLGC), n° 22, 1997, p. 93-102.
- Dom Duarte.- *Leal conselheiro*. Atualização ortográfica, intr., notes de João Moraes Barbosa. Lisboa : Casa da Moeda, 1982 - 450 p. (Coll. Biblioteca de autores portuguesas).
- Botelho, Alfonso; Teixeira, Antonio Braz, (éds.).- *Filosofia da saudade*.- Lisboa : Imprensa nacional ; Casa da Moeda, 1986, 796 p. [Collection d'articles sur la saudade comprenant le chapitre XXV du *Leal conselheiro* de Dom Duarte].
- Freud, Sigmund.- *Gesammelte Werke* ; spécialement *Trauer und Melancholie* (1915 [1917e]) in t.X, p. 427-446. En français : *Œuvres complètes ; psychanalyse*.- Paris : P.U.F., 1988, spécialement *Deuil et Mélancolie*, in t. XIII (1914-1915), p. 261-280 ; aussi : *Inhibition, symptôme et angoisse*.- Paris : PUF, 1951.
- Lourenço, Eduardo.- *O labirinto da saudade (psicanálise mítica do destino português)*, Lisboa : Dom Quixote, 1978.- Trad. Française : *Le labyrinthe de la saudade*.- Paris : Sagres-Europa, 1988.
- Moreira de Sá, Maria das Graças.- *Estética da saudade em Teixeira de Pascoaes*.- Lisboa : Ministério da Educação, 1992.
- Oseki-Depré, Inês, (ed.).- *Le spleen du poète. Autour de Fernando Pessoa*.- Paris : Ellipses, 1997.
- Teixeira, António Braz.- *Deus, o mal e a saudade estudos sobre o pensamento português e luso-brasileiro contemporâneo*.- Lisboa: Fundação Lusíada, 1993.

Poésie de la saudade dans le monde

- Barbosa, Jorge.- *Das línguas, dois amigos--uma saudade* em inglês *Two languages, two friends--a memory* [edition and translation by Rendall Leite].- Praia [Cap-Vert] : Instituto Caboverdiano do Livro, 1984.
- Campos, Cândido José de.- *Maior do que a saudade dos sentidos*.- Lisboa : Perspectivas & Realidades, 1985.
- Ferreira, Jorge.- *Saudade macua (poemas)*.- Lisboa : Agência-Geral do Ultramar, 1971. [Mozambique].
- Mascarenhas, Lambert.- *In the womb of saudade*.- New Delhi : Rupa & Co, 1994. [Nouvelles Indes].
- Peirera da Costa, Dalila E. ; Gomes, Pinharanda, (eds).- *Introdução à Saudade*.- Porto : Lello e Irmao, 1976.
- Peirera da Costa, Dalila E. ; Gomes, Pinharanda.- *Introdução à Saudade*.- Porto : Lello e Irmão, 1976.
- Rego, J. O. Travanca.- *Sinais : 15 poemas de sideração e saudade*.- Lisboa : Ástrio, 1991. [Poetry in Portuguese, 1945--Texts.]
- Vargas, Rosanna.- *Mosaico de saudade (1945)*.- Varese : Pubblinova edizioni negri, 1994. [Fictions, Italie].

Copyright Vita Nova. Seules des brèves citations citant le DITL sont autorisées.